Mark Kuhlberg, *Killing Bugs for Business and Beauty: Canada's Aerial War Against Forest Pests, 1913-1930*, Toronto, University of Toronto Press, 2022, xx + 261pp., cartes, illustrations, notes, bibliographie, index. Relié; ISBN 9781487508975 95,00 $, papier ; ISBN : 9781487526474 42,95 $.

De l'introduction d'un bois de base alimentant l'insatiable marché britannique au début du XIXe siècle, au développement de la pâte à papier au début du XXe, en passant par l'interminable conflit au sujet des droits sur les résineux, les forêts canadiennes ont longtemps été au cœur de l'identité du pays. et économie. Les arbres étaient une ressource stratégique et leur protection était cruciale pour la prospérité du Canada. Dans son nouveau livre, Killing Bugs for Business and Beauty, Mark Kuhlberg examine la campagne de l'entre-deux-guerres du pays pour défendre ses forêts contre les ravageurs destructeurs, tissant habilement une histoire de politique, de progrès scientifique et d'intérêts commerciaux. Cette campagne serait considérée comme un énorme succès tant au pays qu'à l'étranger, le Canada devenant un pionnier dans le domaine en plein essor de l'épandage de pesticides par avion. L'étude de Kuhlberg est organisée à la fois géographiquement et chronologiquement, nous emmenant des premières tentatives en Nouvelle-Écosse, en passant par le Québec et l'Ontario, jusqu'à la Colombie-Britannique, et s'étend de la Grande Guerre à la Grande Dépression.

La campagne de dépoussiérage aérien du pays a été un exemple remarquable de coopération entre de nombreux acteurs : les entomologistes forestiers qui ont identifié l'ennemi et conçu le poison nécessaire pour le vaincre ; les politiciens et les bureaucrates, tant fédéraux que provinciaux, qui ont dépensé des fonds publics pour la campagne ; et les compagnies forestières désespérées de protéger leur propriété. Kuhlberg montre qu'il y avait très peu d'opposition à couvrir des étendues de forêt avec des produits chimiques dangereux ; les conflits qui survenaient portaient toujours sur l'emplacement et le coût. Deux groupes ont été les plus bruyants en exigeant le saupoudrage aérien de pesticides : l'industrie du bois et les défenseurs de l'environnement/loisirs. La motivation du premier est évidente, voulant protéger l'épinette et le bouleau précieux destinés à l'industrie de la pâte à papier à forte intensité de capital et immensément rentable. Ces derniers fondent cependant leurs revendications sur une volonté de « protéger » la beauté des forêts, en en faisant « une question morale plutôt que financière » (7). Ce faisant, ils ont montré une vision idéalisée de la nature, car les insectes forestiers faisaient autant partie de l'environnement naturel que leurs chères pruches. Cependant, comme le soutient Kuhlberg, ces amateurs de loisirs disaient parfois à haute voix la partie calme et admettaient que leur intérêt pour la beauté des forêts consistait en grande partie à maintenir la valeur de leurs propriétés. En fin de compte, la guerre du Canada contre les insectes forestiers était en grande partie une question d'argent.

Le livre de Kuhlberg regorge de métaphores militaires : les forêts sont « assiégées », les insectes sont soumis à des « bombardements aériens » et les avions sont déplacés vers de nouveaux « théâtres d'opérations ». Ceux-ci sont tout à fait appropriés; les Canadiens de l'entre-deux-guerres croyaient qu'ils menaient une guerre littérale contre les ravageurs destructeurs qui menaçaient leurs forêts. Dans « une tentative flagrante d'inscrire dans la conscience publique la nécessité à la fois de craindre les insectes et d'employer la technologie militaire pour les combattre », le magazine Maclean's a appelé cela « la plus grande guerre de toutes » (36). La lutte contre les insectes comme l'arpenteuse de la pruche a été entreprise à l'aide de technologies arrivées à maturité pendant la Grande Guerre, à savoir l'avion et les armes chimiques. De plus, l'Aviation royale canadienne naissante était cruciale dans ces premières années, la campagne de dépoussiérage aérien étant utilisée pour justifier le développement d'une arme aérienne en temps de paix. Ces missions étaient extrêmement dangereuses pour les pilotes, volant

souvent juste au-dessus de la cime des arbres dans des avions inadaptés à la tâche tout en respirant de la poussière empoisonnée dans leurs cockpits ouverts.

L'argument de Kuhlberg sur le remarquable "niveau de coopération entre les différents niveaux et branches du gouvernement et de l'industrie" intéressera particulièrement les historiens des affaires (97). Les entreprises forestières et les propriétaires fonciers ont eu peu de difficulté à faire entendre leurs demandes de dépoussiérage aérien auprès des politiciens, et le lobbying interne décidait souvent quels arbres seraient dépoussiérés. Kuhlberg note que si les riches propriétaires fonciers de Muskoka ont réussi à faire dépenser des fonds publics pour épousseter leurs arbres, des appels similaires de la part des habitants de la classe ouvrière de Brockville sont tombés dans l'oreille d'un sourd. Cet exemple illustre la dynamique de classe cruciale à l'œuvre, où « les beaux arbres n'ont pas été créés égaux, même lorsqu'ils étaient de la même espèce et appréciés de la même manière pour leurs qualités esthétiques » (196). Cela aurait peut-être renforcé l'argument si cet épisode avait été discuté plus tôt dans le livre plutôt que dans sa conclusion. Le lecteur se demande s'il existe d'autres exemples de communautés de la classe ouvrière qui se sont vu refuser le dépoussiérage aérien effectué aux frais du public pour les riches propriétaires de chalets et les puissantes entreprises forestières, mais il s'agit d'un problème assez mineur. Un autre aperçu important est l'influence des entreprises américaines de pâte à papier sur l'économie canadienne, un aspect également exploré par Michael Stamm dans Dead Tree Media (2018). Les entreprises américaines ont fréquemment fait pression sur le gouvernement canadien pour qu'il mène des opérations de dépoussiérage aérien afin de protéger leurs investissements. Kuhlberg note un exemple particulièrement complexe de cette influence, où l'Oxford Paper Company du Maine a demandé « qu'un scientifique américain […] employé par le gouvernement américain mène une étude au Canada pour le compte d'une entreprise américaine opérant au Canada même si le dominion le gouvernement a employé sa propre coterie d'entomologistes forestiers qui étaient déjà impliqués dans l'étude de la question en question », une demande qui a été accordée (52).

En somme, Kuhlberg a raconté une histoire fascinante des premiers efforts du Canada pour protéger ses forêts contre les insectes qu'il considérait comme une menace existentielle. Il s'agit d'un travail de recherche approfondi mettant en lumière un chapitre peu connu de l'histoire du pays. Killing Bugs for Business and Beauty doit également être félicité pour être un conte très lisible et souvent très divertissant, avec de nombreux personnages colorés entrecoupés de ses pages. Il sera d'un grand intérêt pour les historiens intéressés par l'interaction complexe entre le gouvernement, la science, les affaires et l'environnement naturel.

Jean-Philippe Mathieu
université McGill